

Tout avait pourtant bien commencé : vous n'aviez rien, vous n'étiez personne.

Puis, un mercredi de novembre, alors que les premiers flocons de neige se posent sur Paris, un homme décachette une enveloppe. Il est sur la scène d'un théâtre. Un smoking enserme son corps ; à sa main gauche, une bague ornée d'un rubis. Le spectacle est passionnant, le suspense incroyable, plus personne ne parle. Quand l'homme tire un fin rectangle de carton de l'enveloppe, la tension est à son comble. Il tourne le bristol entre ses longs doigts osseux ; son annulaire caresse la tranche. Son visage est fermé et indique une concentration extrême. Il cligne des yeux. Dans la salle, on frémit. Enfin, il lit le nom en détachant chaque syllabe.

Comme un projecteur vous couvre de sa lumière et que vos voisins se tournent vers vous et vous applaudissent, comme des mains se pressent sur votre épaule et des lèvres contre votre joue, vous en déduisez, avec raison, que l'homme a lu votre nom. Vous êtes le prince de la soirée. Vous vous levez et

quand vous posez le pied sur scène, vous savez que vous n'êtes plus un spectateur.

Ce n'était pas une grande salle, non, mais trop grande pour Élias, avec trop de monde, trop de lumière, trop de bruit. La salle indienne du théâtre de l'Athénée avait été choisie pour accueillir la cérémonie du prix Artémis en raison de son aspect de bonbonnière. L'architecture rococo, les bas-reliefs, les moulages dans les loges, le staff et le feutre créaient une atmosphère surannée.

Chaque dernier mercredi de novembre, une trentaine de prix était décernée. Élias recevait celui de producteur de l'année. Quand l'attachée de presse lui avait téléphoné, il avait d'abord pensé à une farce. L'idée que l'on songe à récompenser un producteur l'avait décontenancé, après tout, même si son nom apparaissait en bonne place dans le générique, personne ne s'en souvient.

Un producteur s'occupe de ceux qui entrent dans la lumière ; lui reste dans la douce nuit qui protège du regard et donne le loisir de frapper et de consoler, sans jamais être frappé, ni consolé. Élias organisait, négociait, remplissait des chèques, serrait dans ses bras, réservait des jets et des hôtels, trouvait les bons acteurs et les meilleurs somnifères. Mais son œuvre ne laissait pas de traces. Il y a des fantômes sans qui rien ne fonctionnerait. Ce soir, alors que les premiers flocons de neige se posaient sur Paris, une cérémonie l'arrachait à l'immatérialité. Des inconnus refusaient de croire qu'il n'existait pas.

Comme il n'y aurait pas de publicité donnée aux résultats, Élias avait accepté d'être honoré. Le prix ne

constituait qu'une récompense anecdotique dans une carrière. Seuls les spectateurs présents connaîtraient les lauréats, sans vraiment s'en soucier. S'ils se laissaient prendre au jeu de la surprise et de l'enthousiasme, ils réservaient leur énergie à l'abordage du buffet et des mains à serrer. Le pouvoir d'Élias s'accroissait, il le voyait au sourire de ses interlocuteurs et à certains décolletés. Dans six jours, il partirait en Afrique, au bord du lac Victoria, pour s'occuper du nouveau film de Martial Caldeira. Voilà sa vraie récompense : assister un des grands maîtres du cinéma. Le travail de six années portait ses fruits ; participer à ce cirque n'était pas cher payé.

Arden Gaste, le patron de Galaxie Studio, installé au premier rang, se tourna vers lui et l'encouragea d'un signe de tête. Élias s'arrangea pour lire dans ses yeux le sentiment d'une fraternité. Il considéra les responsables du Studio et les personnes qu'il connaissait dans l'enceinte du théâtre comme des êtres attachants et rassurants. Sitôt l'épreuve de la remise du prix passée, il se débarrasserait de cette intimité comme d'un costume de carnaval.

Élias se leva. Le velours rouge du siège avait laissé des traces sur l'étoffe noire de son smoking. D'un discret geste de la main, il salua les personnes dont il croisa le regard le long de l'allée. L'attention des hommes et femmes autour de lui le guidait comme un pantin. Des fils sortaient de leurs yeux et tendaient ses muscles et son orgueil.

Son visage calme et ses pas assurés auraient pu laisser penser qu'il était à l'aise. Mais, avec ironie, il constatait que la situation était à l'aise avec lui : il se

coulait dans sa travée comme la multitude de lauréats depuis un demi-siècle. Sans doute il apparaissait comme un jeune homme doué enfin récompensé, mais Élias savait qu'il était, avant tout, non pas un rouage de la machine, ce serait trop beau, mais la graisse qui permettait à la machine et à ses rouages de fonctionner.

L'homme au rubis lui remit la médaille, passa sa main dans son dos et le poussa vers le micro avec fermeté.

Le silence était total. Impossible de discuter avec ses voisins sans que cela se remarque aussitôt. Son propre talent et celui que l'on prêtait ou devinait chez les autres assuraient le plus efficace des services d'ordre. Élias avança et appela toutes les réserves de naturel qu'il avait emmagasinées en lui depuis des semaines en prévision de ce moment. Dans la salle, on préparait déjà soupirs et bâillements étouffés. La remise d'un prix a tout d'une visite médicale : il s'agit de montrer sa bonne santé, on tousse dans son poing, on est ému, oui, très ému.

Le micro près des lèvres, Élias regarda les spectateurs. Il ne les voyait pas distinctement en raison des projecteurs plantés au bord de la scène, mais il les devinait bien sages dans l'attente de son allocution. Comme s'il avait quelque chose à leur dire. Ils se trompent, il n'a rien à dire à personne. Élias sentit les picotements d'un éclat de rire se former au niveau de ses mandibules. Il serra les dents. Il était trop tendu. D'un coup, comme une flèche tirée d'une arbalète, il se mettrait à parler. Rien alors ne pourrait l'arrêter. Bientôt la pression deviendrait si insupportable que

des taches lumineuses apparaîtraient devant ses yeux. Comme ça, oui, exactement comme ça. C'était parti.

«Je suis fier de recevoir cette récompense, même si j'ai du mal à en saisir la raison. Mon travail est de permettre aux histoires d'exister. Je ne crée pas. Je ne suis qu'un accoucheur, un simple médecin qui prodigue des soins, s'assure que l'œuvre respire et que sa santé n'est pas trop mauvaise pour affronter la rigueur du regard des spectateurs. Un de mes amis et collègue, Victor Malène, m'a dit un jour, et je crois qu'il était sérieux, qu'un producteur est la seule chose qui a manqué à Dieu. C'est-à-dire quelqu'un pour lui dire : "Prends ton temps, tu peux créer le monde en quinze jours si tu veux, allez, même en un an. Ta création est brouillonne, il y a de bonnes idées, mais accorde-moi qu'il y a trop de régions désertiques, et ces volcans d'accord, c'est joli, mais as-tu pensé aux conséquences ? Et je t'en prie, Dieu, revois ta copie de l'homme parce qu'il y a vraiment des choses qui clochent." Je crois que si Dieu avait eu un producteur, le monde ne serait pas à feu et à sang. Il n'y aurait pas tant de douleur et de misère.»

Les rires fusaient. Les applaudissements s'abattaient. Élias ne s'en sortait pas trop mal. Continue, tu peux tenir encore une minute. C'est ton métier, tu racontes des histoires à ces metteurs en scène qui pensent qu'ils ont une œuvre à offrir au monde, à ces acteurs qui croient que le public les aime, tu leur dis qu'ils peuvent y arriver. Ils sont deux cents en face de toi, tu es assez malin, Élias, tu peux leur faire croire qu'ils ne sont pas seuls et que le bonheur est possible en CinémaScope.

Ses oreilles bourdonnaient. Son cœur résonnait dans tout son corps.

Pendant longtemps on peut faire semblant de ne pas le voir ou de ne pas y croire, mais ce soir il était obligé de reconnaître qu'il avait réussi.

Une nouvelle fois, Élias Carnel, vingt-huit ans, producteur de films aussi illustres que *Quelque chose dans la vie d'un homme*, avait gagné. Il pensa à ces mystérieux jurés qui l'avaient découvert, les imaginait masqués, habillés de toges noires, réunis dans une catacombe. Tandis que ces pensées se formaient et se figeaient en lui, la vague lumière de la salle et les centaines d'yeux attentifs lui rappelèrent qu'il était en train de parler. Il termina en remerciant ceux à qui on s'attendait qu'il adresse des remerciements, Arden Gaste et les metteurs en scène avec qui il avait eu, dit-il, l'honneur de travailler.

Sous les applaudissements d'un public repu par son discours, Élias quitta la scène et passa en coulisse rejoindre les autres lauréats. À la fois excité et en colère d'avoir pris du plaisir à un exercice qu'il méprisait, il salua ceux qui le félicitèrent pour ce discours improvisé dont il ne se souvenait déjà plus.

Un garçon lui présenta un plateau garni de coupes de champagne. Le parfum de l'alcool dessina dans son esprit à vif l'image apaisante de Clarisse. Il regretta son absence. Quand il lui avait annoncé la nouvelle, elle lui avait sauté au cou pour le couvrir de baisers et le serrer dans ses bras si fins. Il se rappelait le contact de ses cheveux sur son visage, son odeur de camomille et ses petits ongles acérés comme des

griffes de chat qui se pressaient sur sa poitrine. Il vida la coupe. Une main lui enserra la nuque. Un homme blond et sculptural lui passa un bras autour des épaules.

– Tu aurais pu réciter l’annuaire, ils auraient aimé.

– Et pour cause, c’est sans doute le seul livre qu’ils peuvent comprendre.

– Ça fait plaisir de voir que tu es heureux de recevoir ce prix... Eh, je n’ai jamais sorti ce truc sur Dieu qui aurait eu besoin d’un producteur. J’aurais bien aimé, mais...

– Tu es tellement habitué à voler des idées, que tu protestes dès qu’on t’en prête une.

L’homme éclata de rire ; ses dents apparurent sous ses lèvres charnues. Victor. Impeccable Vic. Il était entré quelques mois avant Élias chez Galaxie Studio. Leurs brillantes carrières avaient suivi des chemins identiques même si les moyens utilisés avaient été différents. Victor réussissait pour obéir à sa nature. Il ne voulait de mal à personne, et même son pire ennemi (ou le président du syndicat de ses pires ennemis) n’aurait pu l’accuser de sadisme gratuit. Mais que des êtres puissent souffrir, être humiliés et brisés par ses actions et décisions ne lui posait aucun problème. La violence et les rapports de force étaient la langue universelle. Il en avait pris acte ; si quelqu’un se mettait sur sa route il l’écrasait sans un battement de cils.

Élias et Victor étaient devenus amis comme, à l’école, l’on devient ami de son voisin de table. Plus jeunes producteurs du plus grand studio européen, ils avaient le même âge, et surtout, leurs ambitions

étaient différentes. Cette relation, sans les faux espoirs et les attentes forcément déçues des amitiés communes, leur donnait le sentiment d'un profond respect réciproque, le respect de ceux qui connaissent le prix du combat et la valeur de l'instant présent. Ils dépensaient leur maigre temps libre au Camélia, le bar situé près du siège du Studio, non pas à refaire le monde, mais plutôt à le défaire.

Nathalie passa sa main sur le bras d'Élias. Ses cheveux noirs attachés en chignon formaient une auréole de nuit. Seuls ses seins semblaient soutenir sa robe, comme ils soutenaient le regard des hommes à la ronde. Élias appréciait sa compassion et sa tolérance, qualités qui lui avaient permis de sauver son mariage avec Victor, dont l'aptitude à l'infidélité était olympique. Sa passion pour Victor relevait d'une douce folie, mais une folie décidée : elle voulait qu'ils passent leur vie ensemble. Peu importait l'irritation due à ce bandeau qu'elle se collait sur les yeux.

La cérémonie continua et se termina comme chaque année avec son lot de remerciements à « Dieu, ma femme, le public, mes parents », saupoudrée de larmes et de reniflements, de revendications politiques et de traits d'humour ; épices d'une soupe comestible et plutôt réussie. Nathalie entraîna ses deux hommes.

Clarisse occupait les pensées d'Élias. Elle avait arrêté de boire depuis cinq mois. Une véritable transformation avait eu lieu, sa peau était devenue douce et nette, ses cheveux souples, ses cernes avaient disparu et ses yeux avaient retrouvé leur vivacité. Maquillage et vêtements choisis avec soin la rendaient méconnaissable. Il n'est jamais trop tard pour naître.



La présence de Clarisse dans la vie était plus importante que la présence de Clarisse auprès de lui ce soir.

Dans un claquement sec, les projecteurs cessèrent d'illuminer la scène. Le plancher noir et nu avait perdu sa singularité et ressemblait maintenant à une banale estrade. La salle se vidait ; poignées de main, embrassades et cartes de visite s'échangeaient comme la seule devise d'une salle des marchés agitée du cours de la valeur de chacun. Élias suivit Victor et Nathalie, espérant profiter de leur sillage pour échapper à ceux qui voudraient lui parler. Il enroula son écharpe autour de son cou et y enfonça son visage. Arden Gaste passa dans un cortège de costumes et de robes, déclenchant une agitation bienvenue ; la diversion fut suffisante pour permettre à Élias de trouver la sortie.

Une fois dehors, il faussa compagnie à Victor et Nathalie. Tout autour de lui, les parapluies se déployaient en claquant comme de larges voiles noires prises dans le vent. Au milieu du ballet, Élias resta immobile. La lumière des lampadaires dessinait des îlots dans la nuit. Devant le square de l'Opéra, les portières des voitures se fermaient avec une brusquerie feutrée ; les phares caressaient les bosquets et les immeubles. La neige avait été déchirée sous les talons et les pneus ; une boue épaisse et grise gisait sur les bords du chemin et de la rue. Les flocons se posaient sur le manteau d'Élias. Il passa une main dans ses cheveux et mit son bonnet. Une voiture démarra devant lui, manquant le renverser.

Des visages familiers apparaissaient. Mais il n'avait pas envie de parler, surtout pas à cette journaliste, nez

en l'air devant l'entrée du théâtre, les yeux à l'affût. Elle lui courait après depuis des semaines pour une interview et ne semblait pas décidée à abandonner. Marie, sa secrétaire, lui adressa un signe pour qu'il la rejoigne dans un taxi. Un couple le masqua un instant. Élias en profita pour se fondre dans la petite foule de parapluies.

La neige ne tombait presque plus. De rares flocons illuminaient le ciel comme des étoiles. Élias marcha en direction de la Seine, avec précaution, sans faire claquer ses talons. Personne ne croisa son chemin, aucun son ne dérangerait son esprit vide. Le froid attaquait la moindre parcelle de peau offerte à l'air et piquait ses yeux.

La Seine apparut d'un coup. Il avait emprunté l'avenue de l'Opéra et le Jardin des Tuileries sans s'en rendre compte.

Un bateau-mouche passa, ses projecteurs enflammèrent l'obscurité autour d'Élias. Il se pencha au-dessus de l'eau. Son ventre s'agitait. Aigre et acidité contaminaient son palais et sa bouche; son nez débordait de morve et ses yeux de larmes. Il tituba pour s'éloigner du fleuve et délivra le vomi contre le mur.

Peut-être avait-il réussi. Peut-être aussi pouvait-il arrêter de se raconter des conneries. Ça c'était une idée. Et s'avouer que Clarisse le trompait. Qu'elle n'était pas rentrée à la maison depuis quatre jours et ne rentrerait sans doute jamais.

Sa respiration s'arrêta comme s'il venait de recevoir un coup dans l'estomac. L'air glacé s'enfonçait dans

ses poumons. La gorge gonflée à force d'inflammation était à vif. Il toussa et cracha.

Après avoir essuyé la salive de ses lèvres, Élias sortit la récompense de sa poche et la serra. La tranche lui entra dans la peau ; le froid lui donnait le coupant d'une lame. Il relâcha son poing et observa le reflet doré au creux de sa main. Les étoiles ne sont pas faites pour être atteintes. Si on vous en offre une, méfiez-vous, jetez-la très fort, très loin, qu'elle retrouve sa place dans le ventre du ciel. On ne gagne jamais. En tout cas jamais rien qui brille et qui soit pur à la fois. Qu'est-ce qu'ils croient acheter avec cet or ? Quelle faute croient-ils se faire pardonner ? C'est ça, alors, mes dommages et intérêts ? Élias lança la pièce dans la Seine. L'eau noire l'avalait. Élias regretta son geste. Clarisse aurait été heureuse de cette médaille. Elle aurait été folle de joie de ce trophée. Elle aurait...

La première bobine de la vie d'Élias a été perdue, le nitrate d'argent n'a pas résisté. La suite ressemble à une hagiographie. Quand on fait soi-même le film de sa vie, à vingt-huit ans, on pourrait croire à un happy end. Puis arrive un jour de novembre, alors que les premiers flocons de neige se posent sur Paris, où vous vomissez sur le bord de la Seine. Vous êtes bien obligé de vous dire que c'est peut-être la fin, mais qu'elle est tout sauf heureuse. Parce que vous avez trop mal et que les bonheurs que vous aviez accumulés comme un rentier des sentiments se couvrent de pourriture.

Élias s'assit sur le banc au bas du pont des Arts. Deux couples marchaient bras dessus bras dessous, un

homme balançait ses jambes au bord de l'eau. La Samaritaine et le Louvre étaient à peine ébauchés dans la nuit.

La chaleur de son souffle au contact de l'air glacé produisait de petits nuages de brouillard. Élias baissa la tête et ferma les yeux.

Le ciel avait une teinte de porcelaine brûlée, les contours des nuages noirs semblaient des craquelures comme si la voûte céleste s'apprêtait à céder pour s'effondrer sur Paris. Élias respirait à travers ses lèvres entrouvertes pour filtrer l'air. Il se passa la main sur les joues pour faire cesser le tremblement de sa mâchoire. Il ferma son manteau, enroula son écharpe et enfonça son bonnet jusqu'aux sourcils. Couvert de noir, excepté ses yeux, habillé de nuit, comme s'il s'était lui-même fait disparaître, il retrouva son ancienne énergie. Sa volonté se remettait en marche.

Un taxi le déposa cinq minutes plus tard devant le siège de Galaxie Studio, à la pointe ouest du quai d'Orsay. Le goudron absorbait la lumière des lampadaires. Les flocons fondaient en touchant le sol.

Élias observa son bureau au cinquième étage. Il n'y avait personne là-haut, mais la lumière suggérait que le travail ne s'arrêtait pas et continuait d'une manière très mystérieuse sans la présence des hommes. Les néons maintenaient son fauteuil au chaud comme ces soleils éternels dans les serres où poussent ces fruits et légumes modernes. Demain matin, dès qu'il sortirait de l'ascenseur, Marie lui tendrait sa tasse de café, il entrerait dans son bureau, tout irait bien.

La neige arrêta de tomber. Enveloppé par la nuit, le bâtiment exposait des lignes massives et élégantes. Ses fenêtres sculptées, ses murs rouges, la porte d'entrée à tambour, cette force et cette beauté l'avaient impressionné quand il les avait découvertes. Une tempête ou une bombe n'ébranlerait pas l'immeuble.